LE PLATRIER,

OU

LA DOUBLE ACCUSATION,

MÉLODRAME EN DEUX ACTES,

PAR MM. SAINT-AMAND, JULES ET HENRI;

K

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU CIRQUE OLYMPIQUE, LE 11 FÉVRIER 1824.

PARIS,
AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,
CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,
COUR DES FONTAINES, N°. 4, ET PASSAGE D'HENRI IV, N°s. 12 ET 14.

1824.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BACHMANN, inspecteur des fours à plâtre	M. *Gautier.*
WALTER, contre-maître	M. *Vautrin.*
FRITZ WEYER, Dragon	M. *Paul Seigneuri.*
Un Capitaine	M. *Bailleste.*
Un Maréchal-des-logis	M. *Aristide.*
MARIA, femme de Bachmann	Mme. *Tigée.*
PÉTERS, leur fils, âgé de sept à huit ans	Mlle. *Sophie.*
MAD. BLUMM, femme de l'un des principaux ouvriers	Mme. *Baron.*
Un Officier.	
Soldats.	
Ouvriers, Femmes, Enfans, etc.	

La scène se passe, au premier acte, dans une forêt, aux environs de Dresde; et au deuxième acte, à Wurtzen.

Avis à MM. les Directeurs de Province.

Cette Pièce peut être montée facilement en province. Il suffit de substituer un régiment d'infanterie au régiment de cavalerie.

Tous les exemplaires, non revêtus de la signature de l'éditeur, seront réputés contrefaits.

De l'Imprimerie de J.-S. CORDIER Fils, rue Thévenot, n°. 8.

Digitized by Google

LE PLATRIER,

MÉLODRAME EN DEUX ACTES.

ACTE Ier.

Le théâtre représente l'endroit de la forêt où sont établis les fours à plâtre; sur l'un des côtés, une petite baraque en bois, servant de bureau à l'inspecteur, auprès est une grosse cloche.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Au lever du rideau, Maria est dans le bureau; des ouvriers coupent du bois, d'autres sont occupés à monter des pierres à plâtre qu'ils retirent d'une carrière qui est dans le fond, et à les porter dans les fours; quelques-uns chargent des sacs de plâtre dans des voitures, et viennent effectuer le paiement au bureau.*

Walter va et vient en inspectant les ouvriers. Péters et plusieurs enfans jouent sur le devant de la scène).

WALTER, *aux ouvriers.*

Allons, allons, à la besogne, vous autres?

MARIA, *sortant du bureau.*

Je suis dans une inquiétude... (*à son fils*). Péters, va sur la grand' route, et si tu apperçois ton père, tu viendras de suite me le dire.

PETERS.

Oui, maman.

MARIA.

Surtout, ne t'éloigne pas trop.

PETERS.

Sois tranquille. (*aux autres enfans*). Venez avec moi.

(*Péters sort, suivi des enfans*).

SCÈNE II.

WALTER, MARIA.

WALTER, *s'approchant de Maria, qui réfléchit.*

Qu'avez-vous donc, madame Bachmann?

MARIA.

Mon mari tarde bien à revenir.

Digitized by Google

WALTER, *brusquement.*

Eh ! ne lui faut-il pas le temps d'éfectuer le versement qu'il est allé faire à la ville ?

MARIA.

Je tremble !

WALTER.

Pourquoi tremblez-vous ? sa place d'inspecteur de cet établissement doit vous avoir habituée à ces sortes d'absences ; d'ailleurs, il me semble qu'il sait mieux que personne ce qu'il a à faire.

MARIA.

Hélas ! (*elle semble affligée, et s'asseoit sur un banc près du bureau*).

WALTER, *à part.*

Toujours des jérémiades ! ah ! les femmes !

SCÈNE III.

Les Précédens, MAD. BLUMM.

WALTER.

C'est vous, madame Blumm ? bonjour. (*il sort*).

SCÈNE IV.

Les Mêmes, excepté WALTER.

MAD. BLUMM.

Oh ! le vilain homme avec son ton brusque !.. (*apperçevant Maria*). Eh ! bien, madame Bachmann, qu'est-ce donc encore ? vous avez l'air chagrin.

MARIA.

En effet, je ne sais ; mais depuis ce matin, de tristes pressentimens... mon mari est allé porter de l'argent à la ville... vous connaissez son penchant pour le jeu ?..

MAD. BLUMM.

Quoi ! vous pourriez penser ?

MARIA.

Hélas ! je crains tout de lui ; plusieurs fois j'ai voulu moi-même porter à la ville l'argent des recettes, jamais il n'y a consenti, et ses emportemens...

MAD. BLUMM.

Il est vrai que M. Bachmann n'est pas d'une humeur facile, et je suis étonnée que vous, qui êtes si douce, vous ayez épousé un homme comme celui-là.

Digitized by Google

MARIA.

Que voulez-vous? j'étais bien jeune encore lorsque mes parens, contraints par des circonstances malheureuses de quitter Oschatz, mon pays natal, vinrent s'établir aux environs de cette forêt. A cette époque, Bachmann, considéré dans le pays, et cachant avec soin l'âpreté de son caractère, leur demanda ma main et l'obtint. Pendant quelque temps je fus heureuse; si parfois mon mari s'écartait de ses devoirs, mes parens étaient là pour les lui rappeler; mais hélas! je les perdis, et bientôt Bachmann ne se contraignit plus. Depuis ce moment, je n'ai pas goûté un seul instant de repos, et je détesterais la vie, si le ciel ne m'eût donné un fils qui fait ma consolation.

MAD. BLUMM.

C'est vrai qu'il est bien gentil, votre Péters... moi je l'aime de tout mon cœur... mais pourquoi vous désespérer? peut-être...

MARIA.

Hélas! une seule personne aurait pu, par ses conseils, ramener mon mari... je l'ai vainement attendue.

MAD. BLUMM.

Que voulez-vous dire?

MARIA.

J'espérai longtemps que mon frère, mon cher Weyer, parti fort jeune de ce pays, reviendrait auprès de sa sœur chérie; mais à présent, son silence ne me prouve que trop qu'il aura succombé... à la misère peut-être, et cette idée ajoute encore à mes maux. (*Elle pleure*).

MAD. BLUMM.

Allons, allons, consolez-vous... tôt-ou-tard, j'en ai l'espoir, vous reverrez votre frère.

(*Vers la fin de cette scène, Walter est rentré; il sonne une grosse cloche qui est auprès du bureau; tous les ouvriers quittent le travail et se réunissent pour dejeûner. En ce moment, on entend la trompette; les ouvriers vont voir ce que c'est*).

SCÈNE V.

Les Précédens, WALTER, *ouvriers accourant de tous côtés; un détachement de cavalerie, commandé par un capitaine.*

LE CAPITAINE, *aux paysans.*

Dites-moi, mes amis, nous nous rendons à Wurtzen, où

Digitized by Google

notre régiment est en cantonnement, avant d'entrer en campagne, en sommes-nous encore éloignés?

WALTER.

Deux lieues, tout au plus, capitaine.

LE CAPITAINE.

En ce cas, camarades, faisons halte ici, nous arriverons encore avant la nuit.

MARIA.

M. l'officier, voulez-vous accepter quelques rafraîchissemens.

LE CAPITAINE.

Avec plaisir. (*Il met pied à terre*).

MARIA.

Eh! bien, jeunes gens, vous restez-là comme ça en face de ces braves soldats! allons, offrez-leur donc à rafraîchir.

TOUS.

Bien dit, madame Bachmann.

(*Les ouvriers donnent à boire aux soldats qui sont restés à cheval, Maria en fait autant au Capitaine.*

Après quelques instans, le Capitaine s'approche de son maréchal-des-logis, qui est aussi descendu de cheval. Maria est placée de manière à ne point entendre).

LE CAPITAINE.

Je suis étonné que Fritz ne nous ai pas encore rejoints; la permission que je lui ai accordée est expirée.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Il aura sans doute été retenu plus longtemps qu'il ne le voulait; vous savez, mon capitaine, que c'est pour voir une sœur, que depuis dix-huit ans il a quittée, qu'il vous a prié de lui permettre de s'absenter quelques instans du régiment.

LE CAPITAINE.

Je le sais; au surplus, peut-être se sera-t-il rendu directement à Wurtzen.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

C'est possible, car c'est un brave, incapable de manquer à la discipline.

LE CAPITAINE, *aux soldats.*

Soldats, il est temps de nous remettre en route. (*à Maria*). Veuillez vous charger de distribuer cette petite somme à ces braves gens, comme une marque de ma reconnaissance.

Digitized by Google

MARIA.

Que dites-vous, monsieur? voulez-vous donc leur retirer le plaisir d'avoir obligé les défenseurs de leur patrie?

LE CAPITAINE.

Ce trait vous fait honneur.

(*Le capitaine fait sonner la trompette et monter à cheval*).

LE CAPITAINE, *aux soldats*.

Marche!

(*Les soldats défilent; les ouvriers les regardent s'éloigner*).

SCÈNE VI.

WALTER, les Ouvriers. (*Walter sonne la cloche*).

WALTER, *aux ouvriers, avec dureté*

Allons, allons, retournez au travail! (*à l'un d'eux, en le maltraitant*). Eh! bien, toi, que fais-tu là, paresseux? tu n'as pas encore fini de manger?... marche devant... tu raisonnes, je crois!.. par-là, corbleu! obéis, ou si non.

MARIA.

Walter, de la douceur!

WALTER.

Parbleu, oui, de la douceur avec ces gens-là.

MARIA.

Je vous en prie!

WALTER.

C'est bon! c'est bon! je sais ce que j'ai à faire.

MARIA, *à part*.

Quelle dureté! et que je hais cet homme! pourquoi faut-il qu'il soit l'ami de mon mari, et que par ses conseils et son exemple, il contribue à corrompre son cœur?

(*Elle rentre dans le bureau, tous les ouvriers sont retournés à leur travail*).

SCÈNE VII.

Les Mêmes, BACHMANN, PETERS.

PETERS, *accourant*.

Maman! maman! voici papa.

WALTER.

Ah! c'est toi, Bachmann?

BACHMANN.

Oui, mon cher Walter.

WALTER.

Et ton voyage?

Digitized by Google

BACHMANN.

Il a été des plus heureux.

WALTER.

Ah! tu as joué, coquin?

BACHMANN.

Oui... mais paix! voilà ma femme!

(*L'enfant est entré dans le bureau, il en sort bientôt, suivi de sa mère*).

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, MARIA.

MARIA, *à son mari.*

Ton absence commençait à m'inquiéter.

BACHMANN.

C'est à tort que tu t'allarmes sans cesse.

WALTER.

Voilà justement ce que je lui disais il n'y a qu'un instant.

BACHMANN, *à sa femme.*

A propos, la journée s'avance... tu partiras toujours devant; je te ferai accompagner... la maison est éloignée, il ne serait pas prudent de s'engager seule dans la forêt; moi, je resterai ici avec Walter, pour recevoir les derniers paiemens et congédier les ouvriers.

MARIA.

C'est entendu. (*Elle rentre dans le bureau*).

SCÈNE IX.

BACHMANN, WALTER.

WALTER.

Nous sommes seuls... raconte-moi donc?..

BACHMANN.

En arrivant à la ville; et n'ayant pas trouvé Burk, je n'ai pu, par conséquent, opérer mon versement.

WALTER.

Bon! et qu'as-tu donc fait de la recette?

BACHMANN.

Je l'ai rapportée; je retournerai demain à la ville; j'étais donc entré dans un cabaret, et là, pour passer le temps... tu comprends?

WALTER.

Oui, oui, tu as gagné.

Digitized by Google

BACHMANN.

Beaucoup... j'avais affaire à un novice, et...

(*Il fait un signe qui indique à Walter qu'il na pas joué loyalement*).

WALTER.

J'entends... comme à ton ordinaire, tu as fait sauter la coupe; mais, quel est donc?..

BACHMANN.

C'est un soldat qui me ressemble un peu, sous le rapport de son goût pour les cartes.

WALTER.

Et il était en fonds?

BACHMANN.

Tiens, regarde cette ceinture pleine d'or; elle n'a fait que changer de maître.

WALTER.

Voilà qui nous vient à propos.

BACHMANN.

Oui, sans doute, cependant je ne suis pas encore content; il avait en outre un portefeuille qui ne m'aurait pas moins convenu que sa ceinture; mais rien n'a pu l'engager à prendre sa revanche.

WALTER.

C'est fâcheux... mais cache bien cette ceinture.

BACHMANN.

Tu as raison... ma femme voudrait savoir, et je n'aime pas les explications...

SCÈNE X.

Les Mêmes, MARIA, MAD. BLUMM, PÉTERS, Enfans, etc.

MARIA.

Je vais me mettre en route.

BACHMANN.

Dans peu, je te rejoindrai.

MAD. BLUMM, *à Maria.*

Adieu, madame Bachmann... (*A ses enfans*). Venez, mes enfans.

PÉTERS, *à sa mère.*

Maman, si tu voulais, j'irais jouer chez madame Blumm?

Digitized by Google

MARIA.

La journée est bien avancée pour cela.

MAD. BLUMM.

Soyez tranquille, je vous le ramènerai demain matin.

MARIA, *à Péters.*

Non, je veux que tu restes avec moi.

BACHMANN.

Allons, pourquoi ? laisse-le aller avec son camarade.

MARIA.

J'y consens. (*A Péters*). Sois bien sage.

PÉTERS.

Oui, maman.

(*Maria l'embrasse, Péters se joint à ses petits camarades, et sort avec madame Blumm ; Maria, accompagnée de quelques ouvriers, prend le chemin de sa maison*).

SCÈNE XI.

BACHMANN, WALTER, les Ouvriers.

BACHMANN.

Toi, Walter, va faire ta ronde, et voir si tout est en ordre, je t'attends ici.

WALTER.

Je reviens dans un moment.

(*Il sort, Bachmann sonne la cloche, tous les ouvriers se retirent*).

SCÈNE XII.

BACHMANN, BLUMM.

BACHMANN.

Ah ! ah ! Blumm, tu m'apportes l'argent des dernières voitures ? c'est bien, en rentrant chez toi, tu vas trouver mon petit Péters que ta femme a emmené, je te le recommande.

(*Blumm se retire, Bachmann entre dans le bureau*).

SCÈNE XIII.

BACHMANN, *occupé à écrire dans son bureau,* FRITZ, *à cheval, il regarde tout autour de lui, et comme un homme qui cherche son chemin*).

FRITZ.

Que le diable m'emporte si je sais où je suis ! j'ai pourtant suivi le chemin qu'on m'avait indiqué... corbleu ! est-ce que

Digitized by Google

la journée voudrait finir comme elle a commencé... il ne manquerait plus pour m'achever de peindre, qu'en arrivant au régiment, on me mit á la salle de police!.. pourquoi diantre aussi me suis-je avisé de m'arrêter si longtemps en route? je serais arrivé maintenant, et j'aurais encore une bonne petite ceinture... allons, il n'y faut plus penser... en avant... mais par où? trois chemins différens... quel est le bon?.. et mais, dans cette cabane, peut-être trouverais-je quelqu'un qui me dira...

(*Il descend de cheval et frappe à la porte, après avoir passé la bride dans une branche d'arbre*).

BACHMANN.

Qui est là?

FRITZ.

Pourriez-vous m'indiquer la route de Wurtzen, s'il vous plait?

BACHMANN.

Volontiers, eh! mais, je ne me trompe pas, c'est le camarade de tantôt.

FRITZ.

Parbleu! puisque vous voilà, vous allez du moins, pour l'argent que vous m'avez gagné, me mettre dans mon chemin.

BACHMANN.

Suivez ce sentier qui est derrière la maison, il conduit à Wurtzen.

FRITZ.

Bien obligé... serviteur.

BACHMANN, *à part.*

Parbleu, l'occasion est belle! (*il sort de son bureau*). (*Haut*). Ah! ça, vous ne partirez pas sans boire un coup.

FRITZ.

Comment donc, ces propositions-là ne se refusent jamais.

(*Ils s'asseyent et boivent*).

BACHMANN.

Comment le trouvez-vous, ce petit vin-là?

FRITZ.

Parfait!

BACHMANN.

Meilleur que celui de ce matin, n'est-ce pas?

FRITZ.

D'autant meilleur que je ne le payerai pas si cher.

Digitized by Google

BACHMANN.

N'allez-vous pas me le reprocher?.. vous savez que je suis beau joueur; ce n'est pas ma faute...

FRITZ.

Si vous ne m'avez pas gagnez mon reste, n'est-ce pas?

BACHMANN.

Je vous offre encore votre revanche.

FRITZ.

Y pensez-vous?... ici... à l'heure qu'il est?

BACHMANN.

Pourquoi non? nous sommes seuls; nous ne serons pas dérangés... nous avons encore une demi-heure de jour, c'est plus qu'il n'en faut.

FRITZ.

Je le sais parbleu bien, et... mais non; salut.

BACHMANN.

Vous refusez? vous avez tort... peut-être la chance tournerait-elle!

FRITZ.

Si je le savais!

BACHMANN, *à part.*

Il hésite! (*haut*). Encore un coup... (*Il verse à boire, détache sa ceinture, la place sur le banc, puis tire un jeu de carte de sa poche*). Allons, tenez, tout ou rien.

FRITZ, *à part.*

Ma ceinture!.. ma foi, je n'y résiste pas!.. aussi bien qui sait si je retrouverai jamais ma sœur! et moi... un soldat... d'un moment à l'autre, je puis descendre la garde. (*haut*). Tope!

BACHMANN, *à part.*

Je le tiens!

FRITZ.

Toujours au piquet... au premier cent.

BACHMANN.

Argent sur jeu.

FRITZ.

Voilà un portefeuille qui contient en billets la même valeur que la ceinture.

BACHMANN.

Commençons! (*Ils s'asseyent chacun à un bout du banc. Bachmann mêle les cartes et les arrange pour gagner*).

Digitized by Google

FRITZ.

A qui fera ! (*il coupe*). A moi ! mauvais signe !

BACHMANN.

Bah ! bah !.. (*à part*). Tâchons de distraire son attention. (*haut*). Ah ça ! maintenant que nous sommes en tête-à-tête, dites-moi donc comment il se fait que vous voyagiez ainsi seul et avec tant d'argent ? pour un soldat, c'est rare.

FRITZ.

C'est vrai... il faut avouer aussi que les circonstances comme celle qui m'a procuré cet argent, ne sont pas communes... à l'une des dernières affaires où je me trouvai, je prodiguais les coups de sabre à droite et à gauche, suivant mon habitude... tout-à-coup, un officier ennemi s'avance vers moi comme s'il avait deux mots à me dire, je l'attends de pied ferme ; il entame la conversation par un coup de manchette, en guise de poignée de mains, je riposte par un assez joli coup de tête.. ah ! ah !.. et d'un coup de pointe, je le démonte et je l'étends à mes pieds... alors, en ennemi généreux, et la bataille finie, je veux lui porter du secours, quoique je voyais bien qu'il ne pouvait pas aller loin... camarade, me dit-il : tes soins sont superflus... je meurs... sois mon héritier... autant toi qu'un autre, et il expira.

BACHMANN.

Voilà un brave homme ! (*il s'interrompt pour compter ses cartes*). Sept cartes.

FRITZ.

Bonnes !

BACHMANN.

Quinte au valet.

FRITZ.

Ne vaut pas.

BACHMANN.

N'importe, vous êtes capot. (*Il abat son jeu*). Sept et douze, dix-neuf et quarante, cinquante-neuf.

FRITZ.

Et moi, ma quinte majeure !.. ça va mal !.. faites.

BACHMANN, *arrange encore les cartes.*

Coupez...

FRITZ, *soupçonnant son manège.*

Ah ! votre diable de jeu de cartes me porte malheur depuis ce matin... je n'en veux plus... (*Il le jette*). Tenez, j'en ai

Digitized by Google

un, avec lequel j'ai toujours joué à la drogue, peut-être serais-je plus heureux en jouant avec celui-là.

BACHMANN, *à part.*

Fâcheux incident !

FRITZ.

Eh ! bien, qu'est-ce que vous avez donc ? je vous attends.

BACHMANN.

Continuez votre histoire, elle m'intéresse.

FRITZ.

Je devins donc possesseur de ce portefeuille et de cette ceinture ; bientôt après, mon régiment reçut l'ordre de rentrer en Saxe ; je conçus alors le projet de partager ma petite fortune avec une bonne sœur que je laissai autrefois dans ce pays ; j'obtins une permission pour aller la voir, mais, je ne la retrouvai plus, et personne ne pût me dire ce qu'elle était devenue ; j'allais rejoindre mon régiment, lorsque je vous ai rencontré ce matin, et que vous vous êtes approprié une part que je ne vous destinais certainement pas... mais de par tous les diables ! vous ne la garderez pas longtemps... gagné sur table.

BACHMANN.

Que dites-vous ?

FRITZ.

Quinte, quatorze et le point, c'est clair.

BACHMANN.

J'ai perdu !

FRITZ, *se levant.*

O ma précieuse ceinture ! je te rattrape donc enfin ; tu ne me quiteras plus... (*Il l'attache autour de son corps*). Maintenant, j'espère que vous me laisserez partir ? adieu, camarade. (*Il se dispose à partir*).

BACHMANN, *le retenant.*

Un instant... je vous ai donné votre revanche... il est juste...

FRITZ.

Allons donc, vous n'êtes pas raisonnable.

BACHMANN.

Vous ne pouvez me refuser.

FRITZ.

Vous le voulez absolument ? eh ! bien, soit ; au premier as de cœur !

BACHMANN.

L'allée et à la venue.

Digitized by Google

FRITZ.

Non, au premier coup.

BACHMANN.

Ça m'est égal. (*Il va chercher un sac contenant des pièces d'or; à part*). Voilà de quoi réparer mes pertes.

(*Ils jouent. Bachmann perd; il est dans un désordre inexprimable*).

FRITZ.

Vous avez perdu!... c'est votre faute.... (*Il ramasse l'argent et le portefeuille*).

BACHMANN, *à part.*

L'argent de la recette... malédiction!

FRITZ.

Pas de colère! il faut de la philosophie, dans ce monde! au revoir.

BACHMANN, *égaré, le retenant.*

Un instant... vous ne partirez pas.

FRITZ.

Qu'est-ce à dire?

BACHMANN.

Vous m'avez trompé..

FRITZ.

Comment, coquin! tu oses m'accuser, quand c'est toi, au contraire, qui....

BACHMANN.

Cela peut être; mais vous n'emporterez pas cet argent.

FRITZ.

Oh! ça va se gâter...

BACHMANN.

Restitue, ou je ne réponds pas...

FRITZ.

Des menaces, à moi!

BACHMANN.

Eh! bien, j'emploierai donc la force...

(*Il saisit une hache et se précipite sur Fritz; mais celui-ci, qui a tiré son sabre, pare le coup, s'élance sur Bachmann et le terrasse*).

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, WALTER.

(*A l'instant où Bachmann est renversé, Walter paraît et exprime sa surprise en apperçevant deux hommes renversés, bientôt il reconnaît son ami*).

Digitized by Google

WALTER.

Ciel! Bachmann!

BACHMANN.

Walter! à moi! empare-toi de lui; il a l'argent de la recette.

(*Walter se jette sur Fritz et lui arrache son sabre, ce dernier, se sentant désarmé, quitte Bachmann pour courir sur son nouvel adversaire; mais au même instant, Bachmann se relève, saisit de nouveau sa hache, et s'avance encore sur lui: Fritz voyant alors le danger qui le menace, prend la fuite; les deux coquins le poursuivent; il esquive les coups qu'ils lui portent, tourne autour d'un buisson où il attache son cheval, saisit la bride, s'élance sur la selle, pique des deux et disparaît*).

SCÈNE XV.

BACHMANN, WALTER.

BACHMANN.

Il nous échappe! (*saisissant un fusil*). Ah! cette arme! (*il fait feu et manque Fritz*). Je l'ai manqué!

WALTER.

Courrons sur ses traces.

(*Ils sortent tous deux par le même chemin*).

SCÈNE XVI.

(*Le théâtre change et représente une des chambres de la maison de Bachmann. A gauche, la porte d'entrée donnant sur la forêt; vis-à-vis, une autre porte communiquant à la chambre de Maria; dans le fond, à droite, une alcove fermée par des rideaux; au-dessus de l'alcove, une soupente ayant, du côté du public, une balustrade en bois, à hauteur d'appui; on monte dans cette soupente au moyen d'une trape qui est censée pratiquée entre l'alcove et le mur du fond; dans le fond, à gauche, une grande cheminée; à côté de la cheminée, une horloge de campagne.*

Au moment du changement, Maria est assise auprès d'une table sur laquelle est une lampe allumée, et qui est placée devant la cheminée).

MARIA; *seule.*

Déjà neuf heures! et mon mari n'est pas encore rentré... lui serait-il arrivé quelqu'accident en traversant la forêt?.. je

Digitized by Google

ne sais que penser... (*On frappe à la porte*). Ah ! le voilà, sans doute... (*Elle se lève précipitamment pour aller ouvrir; pendant ce temps, on frappe plus fort. Elle ouvre*).

SCÈNE XVII.

MARIA, FRITZ.

MARIA.

Que vois-je ? un militaire !.. que voulez-vous ?

FRITZ.

Pardon, brave dame, je me rendais à Wurtzen; je me suis égaré dans la forêt, et j'attends de votre obligeance que vous veuillez bien m'accorder l'hospitalité pour cette nuit.

MARIA.

J'y consens volontiers; seulement, je vous préviens que vous ne serez pas bien logé.

FRITZ.

Bon ! un soldat s'accommode de tout, et je dormirais aussi bien là, sur cette chaise, que sur le meilleur lit du monde.

MARIA.

A la bonne heure.

FRITZ.

Je vous demanderai seulement une botte de paille pour mon cheval; ce pauvre Coco !.. depuis ce matin il trotte dans la forêt... aussi, il est sur les dents.

MARIA.

Dans l'écurie qui est là, en dehors... vous trouverez tout ce qui sera nécessaire à votre cheval.

FRITZ.

Merci, brave dame... j'y vais de suite... vous dites que l'écurie !...

MARIA.

Je vais vous l'indiquer.

(*Maria de la porte semble indiquer à Fritz l'endroit où est l'écurie; on entend ce dernier qui parle en dehors à son cheval*). Viens, mon Coco; viens, mon garçon. (*Lorsque le cheval est à l'écurie, Maria et Fritz rentrent*).

FRITZ.

Voilà l'essentiel; maintenant vous me logerez où vous voudrez.

MARIA.

Je ne puis disposer que de cette soupente.

Digitized by Google

FRITZ.

Il suffit ; comment donc ! je serai à merveille là... avec votre permission, je monte de suite à mon appartement, car je suis comme Coco, voyez-vous, j'ai besoin de repos.

MARIA.

Un instant... vous avez sans doute faim ? je vais vous servir à souper.

FRITZ.

Ma foi, puisque vous me l'offrez de si bonne grâce, je ne fais pas de façon, j'accepte.

MARIA.

En ce cas, asseyez-vous près de cette table.

FRITZ.

Volontiers. (*A part, tandis que Maria met le couvert*). Cette femme a un certain je ne sais quoi, qui me revient, et voilà qui me dédommage de la rencontre que j'ai faite dans la forêt... il était temps que je prisse mon parti... je ne regrette que mon sabre.

MARIA.

Vous êtes servi.

FRITZ, *se place près de la table.*

Eh ! bien, vous ne mangez pas un morceau avec moi ?

MARIA.

Je n'ai besoin de rien, j'attends mon époux.

FRITZ.

Ah ! ça, j'aime à croire que vous ne faites pas de façons ?

MARIA.

Nullement, je vous jure.

FRITZ.

A la bonne heure. (*Il mange, puis s'appercevant que Maria l'examine avec attention*). Que diable regardez-vous donc là?

MARIA.

Est-ce que vous avez perdu votre sabre ?

FRITZ.

On me l'a volé.

MARIA, *surprise.*

Volé ?

FRITZ.

Oui, volé... ça vous étonne, n'est-ce pas ? c'est pourtant la vérité... fort heureux encore d'en être quitte à si bon marché.

Digitized by Google

MARIA.

Je ne vous comprends pas.

FRITZ.

C'est-à-dire, que j'ai rencontré sur ma route des gaillards qui ont voulu m'envoyer dans l'autre monde.

MARIA.

Grand dieu ! vous me faites frémir !

FRITZ.

Mais patience, dès demain, je porterai ma plainte, et je vous réponds qu'avant peu, justice sera faite.

MARIA.

Et mon mari qui ne revient pas !.. s'il avait été attaqué par ces misérables !

FRITZ.

Bon ! bon ! rassurez-vous... tout me porte à croire que mes deux coquins ne font pas métier d'arrêter les gens sur la grand'route... l'occasion seule les aura déterminés à tenter ce mauvais coup... ainsi, vous n'avez rien à craindre pour votre mari.

MARIA.

Fasse le ciel que vous disiez vrai.

FRITZ, *se levant de table.*

Allons, maintenant que je suis restauré, je vais me reposer; excusez, brave femme... mais le sommeil, la fatigue... je ne vous remercie pas encore, demain, nous nous reverrons.

(Maria éclaire Fritz qui passe derrière l'alcove et monte dans la soupente; on l'apperçoit bientôt en haut, il tire des rideaux qui sont placés en dedans; à peine Fritz est-il monté que l'on frappe à la porte; Maria va ouvrir).

SCÈNE XVIII.

Les Mêmes, BACHMANN, WALTER.

(Tous deux paraissent vivement agités; Walter cache sous ses habits le sabre de Fritz).

MARIA.

Ah ! vous voilà donc ? pourquoi revenir si tard ?

WALTER.

Eh ! que voulez-vous ? ce n'est point notre faute.

MARIA, *à son époux.*

Où est donc la recette ?

WALTER, *appercevant l'embarras de Bachmann.*

Les voituriers n'ont pas payé, ils reviendront demain.

Digitized by Google

MARIA.

C'est singulier... ils n'ont pas l'habitude...

WALTER, *bas à Bachmann, tandis que Maria range le couvert.*

Quitte donc cet air sombre, si tu ne veux pas que ta femme s'apperçoive...

MARIA, *à son époux.*

Veux-tu souper, mon ami?

BACHMANN.

Merci, je n'ai pas faim.

(Maria ôte le couvert).

BACHMANN, *bas à Walter.*

Le désespoir, l'inquiétude me dévorent.

WALTER.

Je l'avoue... il est fâcheux que nous n'ayons pu l'atteindre; mais, que veux-tu? maintenant le mal est sans remède.

BACHMANN.

Tu en parles à ton aise... mais demain je serai forcé de verser la recette... et comment parer au déficit?

WALTER.

Eh! bien, d'ici à demain, nous verrons... la nuit porte conseil.

MARIA, *revenant en scène.*

A propos, Bachmann, tu ne me désapprouveras pas sans doute... en ton absence, j'ai donné l'hospitalité à un voyageur qui s'était égaré dans la forêt.

BACHMANN.

Un voyageur?

MARIA.

Oui, un militaire, un cavalier.

BACHMANN.

Qu'entends-je?

MARIA.

Eh! bien, quoi? est-ce que cela te contrarierait?

BACHMANN.

Moi? pas du tout... au contraire... et ce militaire, comment est-il?

WALTER.

De quel régiment?

MARIA.

Du régiment qui a traversé la forêt ce matin... il a vraiment l'air d'un brave homme.

Digitized by Google

WALTER, *bas à Bachmann.*

C'est lui !

MARIA, *frappée du dernier mot qu'a prononcé Walter.*

Que dites-vous donc ?

WALTER.

Moi, rien.

MARIA.

J'ai entendu : c'est lui !

WALTER.

Ah ! effectivement.

MARIA.

Est-ce que vous connaîtriez ce militaire ?

BACHMANN.

Oui.

WALTER.

Non.

MARIA.

Lequel croire ?

WALTER.

Tous les deux... nous le connaissons sans le connaître.... nous l'avons rencontré tantôt dans la forêt.

MARIA.

Ah! vous l'avez rencontré dans la forêt? eh! bien, vous auriez pu lui rendre un grand service.

BACHMANN.

Comment donc ?

MARIA.

Il a manqué d'y être assassiné.

WALTER.

Pas possible !

MARIA.

Du moins, à ce qu'il m'a dit... mais il est parvenu à s'échapper, et il doit demain porter sa plainte et faire punir les coquins qui l'ont arrêté... ce sera bien fait, et je donnerais quelque chose pour qu'ils fussent déjà entre les mains de la justice !

BACHMANN, *avec humeur.*

C'est bon ! c'est bon ! ce ne sont pas nos affaires... il est tard, rentrons.

Digitized by Google

MARIA.

Tu as raison ; aussi bien, nous jasons là sans égard pour le sommeil de notre voyageur. (*Elle indique la soupente*).

WALTER, *bas à Bachmann.*

Il est là !

BACHMANN, *à son épouse.*

Va toujours... je te suis.

(*Maria entre dans la chambre de droite*).

SCÈNE XIX.

BACHMANN, WALTER, FRITZ, *dans la soupente.*

FRITZ, *à part.*

On fait bien du bruit là bas... je ne me trompe pas... ce sont mes deux coquins...

WALTER, *bas à Bachmann.*

Le temps est précieux ! personne n'a vu entrer ce soldat ici... profitons du hasard heureux qui l'a fait retomber entre nos mains.

FRITZ, *à part.*

Nous y voilà ! je m'en doutais.

BACHMANN.

Ne crains-tu pas que ma femme ?

WALTER.

Ta femme ? elle sera bien forcée de se taire, lorsque le coup sera fait.

FRITZ, *à part.*

Ah ! coquins... et je n'ai pas mon sabre !

BACHMANN.

Quel moyen employer ?

WALTER.

Je vais monter là, sans faire de bruit... je le saisirai... plongé dans le sommeil, il n'aura pas le temps de se reconnaître, je le précipiterai du haut de cette échelle... toi... (*Il saisit le sabre de Fritz, qu'il avait caché dans un coin, et lui met dans la main*). Tu m'entends ?

BACHMANN.

Oui.

FRITZ, *à part.*

Et moi aussi.

WALTER.

Marchons donc... mais surtout point de bruit.

Digitized by Google

FRITZ, *à part.*

Comment faire?.. ah! c'est le ciel qui m'inspire.

(Walter et Bachmann se dirigent vers le fond, derrière l'alcove. Bientôt Walter monte dans la soupente. Fritz, qui s'est tapi dans un coin, profite du moment où celui-ci est arrivé en haut de l'échelle, pour le saisir et le précipiter à terre. Walter en tombant jette un cri. Au cri de Walter, Maria sort de la chambre, son effroi, en appercevant son mari un sabre à la main, et sortant en désordre de derrière l'alcove; elle court au fond, regarde, et semble éprouver un mouvement d'horreur. Bachmann la repousse dans sa chambre).

BACHMANN, *au bas de l'alcove, sur le devant.*

Walter! Walter! descends... c'en est fait... il n'est plus!

FRITZ, *paraissant.*

Tu te trompes, misérable!

BACHMANN.

Que vois-je!

FRITZ.

Ton complice est tombé sous tes coups... à nous deux, maintenant.

(Bachmann jette le sabre à terre, s'élance vers la porte, l'ouvre, se précipite dehors, et la réferme à double tour).

SCÈNE XX.

FRITZ, *seul.*

(Il prend un des draps, l'attache à la balustrade et se laisse glisser dans la salle). (Courant à la porte).

Malédiction! la porte est fermée! le scélérat a pensé se dérober par là à ma poursuite! *(Il se dispose à enfoncer la porte, lorsqu'un grand bruit se fait entendre en dehors; il s'arrête et écoute).* J'entends des voix confuses... on se dirige de ce côté... le misérable aura, sans doute, réuni quelques brigands de son espèce pour m'assassiner... eh! bien, je vendrai cher ma vie! ah! heureux hasard! voilà mon sabre! maintenant je réponds du poste.

SCÈNE XXI.

FRITZ, *le sabre à la main,* BACHMANN, *suivi d'une vingtaine de Bucherons armés, puis ensuite* MARIA.

FRITZ.

Le premier qui s'avance est mort!

Digitized by Google

BACHMANN.

Mes amis, voici l'assassin de Walter, emparez-vous de lui.

FRITZ.

Scélérat! tu oses m'accuser!

BACHMANN.

Vous le voyez, son bras est encore armé.

(*Les bucherons s'élancent sur Fritz et le désarment*).

BACHMANN.

Conduisons ce scélérat à Wurtzen, et demandons vengeance!

TOUS.

Oui, vengeance! vengeance!

MARIA, *bas à Bachmann.*

Eh! quoi! tu vas invoquer la justice, et tu ne frémis pas?

BACHMANN, *de même.*

Silence! ou tu me perds!

TABLEAU GÉNÉRAL.

La toile tombe.

ACTE II.

Le théâtre représente une salle basse de la maison commune de Wurtzen; à droite, la porte de la chambre où s'assemble le conseil; à gauche, une autre porte. Le fond est ouvert, deux factionnaires sont dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAD. BLUMM, Soldats, puis un Maréchal-des-Logis.

(*Mad. Blumm arrive par le fond du théâtre, les factionnaires l'empêchent de passer; elle insiste, le maréchal-des-logis sort de la salle du conseil et s'approche*).

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Ah! ah! c'est cette brave femme qui faisait partie des gens qui nous ont si bien reçus, hier, dans la forêt. Laissez passer.

(*Les factionnaires obéissent*).

MAD. BLUMM.

Grand merci, monsieur le soldat... mais, de grâce, faites-moi parler à cette pauvre madame Bachmann.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Impossible, pour le moment.

Digitized by Google

MAD. BLUMM.

Daignez, au moins, me tirer d'inquiétude sur tous les bruits qui courent dans le pays. On assure que Walter a été assassiné.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

C'est vrai.

MAD. BLUMM.

On accuse, dit-on, un soldat de votre régiment.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

C'est encore vrai.

MAD. BLUMM.

Comment donc se fait-il que madame Bachmann soit compromise dans cette affaire?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Elle n'y figure que comme témoin.

MAD. BLUMM.

Et son mari?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Pour celui-là, c'est différent... il est également sous le poids de l'accusation.

MAD. BLUMM.

Voilà quelque chose de bien étonnant. Mais c'est Bachmann, dit-on, qui a dénoncé votre camarade.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Oui, mais mon camarade, car, jusqu'à nouvel ordre, je puis encore lui donner ce titre, accuse, à son tour, Bachmann d'être l'assassin; il a bien fallu alors les faire paraître tous deux devant le conseil préparatoire, qui décidera s'il y a lieu de les conduire à Dresde pour y être jugés.

MAD. BLUMM.

Je m'y perds... mais j'ai peine à croire que Bachmann soit capable...

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Et Fritz donc... Fritz, le plus brave soldat du régiment... comment supposer! mais, patience; tout cela se débrouillera, sans doute... le capitaine-rapporteur vient de ce côté... vous avez appris ce que vous vouliez savoir; retirez-vous.

MAD. BLUMM.

Encore un mot. J'ai laissé le petit Péters à quelques pas d'ici; me sera-t-il permis de l'amener à sa mère? le pauvre enfant demande à l'embrasser.

Digitized by Google

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Je n'y vois pas d'inconvénient.

(Madame Blumm sort en adressant des remercîmens au sous-officier).

SCÈNE II.

LE CAPITAINE, LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, soldats.

(Le Capitaine sort de la chambre du conseil; il fait placer une table dans l'un des coins du théâtre, en avant, et ordonne qu'on pose dessus la ceinture, le portefeuille et et le sabre de Fritz).

LE CAPITAINE, *au maréchal-des-logis, lorsque tout est en ordre.*

Qu'on amène les accusés.

(Le Maréchal-des-logis fait un signe, deux soldats entrent dans l'appartement de droite et en ressortent bientôt avec Bachmann. Fritz arrive par le fond, escorté de même).

SCÈNE III.

Les Précédens, FRITZ, BACHMANN.

(Les soldats se retirent au fond).

LE CAPITAINE, *assis près de la table.*

Accusés, vous allez paraître devant le conseil ; un aveu sincère peut encore, sinon vous sauver, du moins vous mériter l'indulgence de vos juges. J'ai peine à croire que Walter ait été victime d'un homicide volontaire. Peut-être aura-t-il succombé par suite d'une querelle; peut-être aussi le coupable, redoutant un châtiment plus terrible qu'il ne le serait en effet, a-t-il adopté un système de défense qui peut vous perdre tous deux ; parlez sans feinte : qui de vous a frappé Walter !

FRITZ, *montrant Bachmann.*

Lui !

BACHMANN, *désignant Fritz.*

Lui !

LE CAPITAINE.

Ainsi, vous persistez dans vos déclarations précédentes ?

BACHMANN.

Monsieur le capitaine, la mienne ne saurait être révoquée en doute, et je m'étonne même de paraître devant vous comme prévenu, lorsque je ne devrais figurer ici que comme accusateur du meurtrier de mon ami. En effet, toutes les preuves

Digitized by Google

ne déposent-elles pas contre ce soldat? il est constant que je lui ai gagné, hier, la ceinture pleine d'or qui est sur cette table, plus de dix témoins l'ont affirmé; il est également constant qu'il s'est introduit nuitamment chez moi, et qu'il est parvenu à s'emparer de cette même ceinture et de la recette dont j'avais eu l'imprudence de lui parler.

FRITZ, *avec indignation.*

Misérable!

BACHMANN.

Je ne puis être taxé d'imposture, ces objets ont été trouvés sur lui lors de son arrestation; enfin, tous les bucherons que j'ai amenés, ont déclaré s'être emparés de sa personne au moment où il tenait encore l'arme avec laquelle il a frappé le malheureux Walter.

LE CAPITAINE.

Vous l'entendez, Fritz?

FRITZ.

Mon, capitaine, je sais que je suis sous le poids d'accusations accablantes; mais ma conscience ne me reproche rien. Ma main, vous le savez, ne fut jamais teinte que du sang de l'ennemi, et j'attends avec confiance le jugement des hommes. Je l'ai dit et je le répète, ce monstre a voulu reprendre par le crime ce que la fortune lui avait enlevé, et son complice a reçu, de sa main, le coup qui m'était destiné.

LE CAPITAINE.

Fritz, pouvez-vous prouver que vous ayez joué de nouveau, avec Bachmann, dans la forêt?

FRITZ.

Non, mon capitaine, nous n'avions pour témoins que le ciel et les arbres.

BACHMANN, *à part.*

Ceux-là ne me trahiront pas.

LE CAPITAINE, *au Maréchal-des-logis.*

Faites venir madame Bachmann.

BACHMANN, *à part.*

Ma femme!.. l'intérêt de son fils me répond de son silence.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, MARIA, *son émotion est visible, elle ose à peine lever les yeux.*

LE CAPITAINE.

Approchez, madame, et ne craignez rien; c'est vous, qui,

Digitized by Google

hier au soir, avez reçu l'accusé Fritz, lorsqu'il est venu demander l'hospitalité ?

MARIA.

Oui, monsieur.

LE CAPITAINE.

Vous a-t-il dit qu'il eut joué dans la forêt ?

MARIA.

Non, monsieur.

LE CAPITAINE.

Il vous a parlé, pourtant, d'une tentative, dont il avait failli être la victime ?

MARIA.

Il est vrai.

FRITZ, *à Maria.*

N'avez-vous pas fait la remarque que j'étais sans armes, lorsque j'arrivai chez vous ?

LE CAPITAINE, *à Maria qui garde le silence.*

Répondez.

(*Elle lève les yeux sur Bachmann, qui lui lance un coup d'œil expressif*).

MARIA, *avec embarras.*

Je ne m'en souviens pas.

LE CAPITAINE.

Où étiez-vous, lorsque Walter a été assassiné ?

MARIA.

J'étais dans la chambre voisine.

LE CAPITAINE.

Et vous n'avez rien vu, rien entendu, qui puisse éclairer la justice.

(*L'embarras de Maria paraît augmenter*).

LE CAPITAINE.

Vous hésitez ?

BACHMANN, *à Maria.*

Lorsque la vérité doit soustraire votre époux à l'échafaud, et votre fils à l'infamie, pourquoi hésitez-vous ?

MARIA, *à part.*

Mon fils !.. (*Haut*). Non, monsieur, je le répète : je n'ai rien vu.

LE CAPITAINE.

C'est assez, chacun de vous va signer sa déclaration.

(*Maria s'approche la première et signe avec une émotion*

Digitized by Google

qui n'échappe pas à l'attention du Capitaine, Bachmann vient ensuite, il affecte la plus grande assurance).

FRITZ.

A mon tour... vous allez voir, Capitaine, que ma main ne tremble pas, je signe en toutes lettres : *Fritz Weyer.*

MARIA.

Qu'entends-je?.. quel nom avez-vous prononcé ?

FRITZ.

Le mien... Weyer... Fritz, n'est qu'un nom de guerre.

MARIA.

Grand dieu ! se pourrait-il ?

SCÈNE V.

Les Précédens, un Officier du conseil.

L'OFFICIER, *sortant de la salle du conseil.*

M. le Capitaine, on n'attend plus que vous.

LE CAPITAINE.

Il suffit. (*Au Maréchal-des-logis*). Conduisez Bachmann devant le conseil, et quand il en sera temps, vous introduirez Fritz.

MARIA.

Monsieur, permettez qu'en attendant, je puisse un moment, sans témoin, entretenir ce soldat.

LE CAPITAINE.

J'y consens.

(Il donne l'ordre aux soldats de se retirer dans le fond, puis il entre dans la chambre du conseil).

BACHMANN, *à part.*

Que signifie ? (*à Maria*). Songe à ton enfant.

(Mouvement de Maria; Bachmann, suivi des gardes, entre au conseil, les factionnaires placés dans le fond, veillent sur Fritz).

SCÈNE VI.

FRITZ, MARIA.

FRITZ.

Que me voulez-vous? vous, qui tout à l'heure avez refusée de dire la vérité, au risque de m'envoyer à la mort, dans quel dessein demandez-vous à me parler ?

MARIA.

Ah ! suspendez pour quelques instans vos reproches, et

Digitized by Google

veuillez répondre à mes questions ; votre nom, avez-vous dit, est Weyer ?

FRITZ.

Il est vrai.

MARIA.

Dans quel pays reçutes-vous le jour ?

FRITZ.

Je suis né à Oschatz.

MARIA.

Oschatz! depuis combien de temps avez-vous quitté ce pays?

FRITZ.

Depuis dix-huit ans.

MARIA.

Dix-huit ans ! plus de doute, c'est lui !

FRITZ.

Que voulez-vous dire ?

MARIA.

Fritz, vous aviez une sœur ?

FRITZ.

Nommée Maria... en effet, comment savez-vous ?

MARIA.

Hélas !

FRITZ.

Mais quel soupçon ! si c'était...

MARIA.

Oui, Fritz, je suis ta sœur.

FRITZ.

Ma sœur ! (*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre*). Je te revois donc enfin ! et dans quel moment !

MARIA.

Affreuse situation ! (*à part*). Mon frère ! mon époux ! juste ciel ! que faire ?

FRITZ.

Maria, je conçois ta douleur ; mais il faut savoir se résigner. pouvais-tu prévoir les maux affreux que tu attirais sur ma tête, en remplissant le plus saint des devoirs ? va, ma sœur, quoiqu'il en soit, tu ne m'en seras pas moins chère.

MARIA.

Espérons que le ciel...

Digitized by Google

FRITZ.

Le ciel! oui, le ciel, seul, peut me retirer du gouffre affreux dans lequel m'a plongé ton indigne époux.

MARIA.

Fritz... mon frère!..

FRITZ.

Je t'afflige, je le vois; mais c'est surtout à tes yeux, qu'il m'importe de me justifier.

MARIA.

Ah! tu n'en as pas besoin.

FRITZ.

Tu sais donc?..

MARIA, *vivement, et avec embarras.*

Rien, rien.

FRITZ.

Tu me le caches envain, Maria, tu as la certitude que je n'ai pas commis le crime dont on m'accuse.

MARIA.

Moi?

FRITZ.

Oui, toi... et comment pourrais-je en douter, quand tout, à tes yeux, concourt à faire briller mon innocence. Ne crois pas pourtant que je te fasse un crime de ton silence; Bachmann, quelque coupable qu'il soit, est ton époux, il est de ton devoir de lui sauver l'honneur et la vie.

MARIA.

Hélas!

FRITZ.

Rassure-toi donc, ma sœur; il me suffit que tu possèdes la conviction que je ne suis pas coupable, et cette idée me donnera le courage de supporter une mort que je n'ai point méritée.

MARIA.

Que dis-tu?

FRITZ.

Oui, Maria, je prendrai désormais sur moi toute la responsabilité du crime dont on m'accuse. Que m'importe la vie, je suis soldat; d'un moment à l'autre je puis la perdre dans les combats. Personne ne sait ici que je suis ton frère; mon supplice ne fera pas rejaillir le déshonneur sur ta tête.

MARIA.

Et je pourrais le laisser condamner!... non, Fritz, je ne

Digitized by Google

puis souffrir que tu te sacrifies ! en m'arrachant mon secret, tu viens me tracer mon devoir, et je veux tout révéler.

FRITZ.

Que vas-tu faire, Maria, je t'en conjure, songe à l'avenir, mon existence n'est point nécessaire à la tienne ; depuis dix-huit ans, nous sommes séparés, tandis que le malheureux, à qui tu es unie, doit vivre pour te dérober à l'infâmie.

MARIA, *se jetant dans ses bras.*

Mon frère !

SCÈNE VII.

Les Mêmes, LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, Soldats.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Fritz, on vous attend au conseil.

FRITZ.

Je vous suis.

MARIA.

Non, je ne puis souffrir... et je vais...

FRITZ, *bas à Maria.*

Arrête, et songe à ce que tu vas faire.

(Il s'éloigne. Maria tombe, anéantie, sur le siége qui est placé près de la table).

SCÈNE VIII.

MARIA, *seule.*

Songe à ce que tu vas faire, m'a-t-il dit... malheureuse ! ah ! mon frère est innocent ! je dois le sauver... oui, je vais le remplir ce terrible devoir, et je saurai mettre ensuite un terme à tous mes maux... c'en est fait... entrons... ô mon dieu ! seconde mon dessein !

(Elle se dirige vers la porte du conseil, semble hésiter encore, puis se décide de nouveau, et va entrer).

SCÈNE IX.

MARIA, MAD. BLUMM, PETERS.

PÉTERS, *accourant.*

Maman ! maman !

MARIA, *appercevant son fils.*

Que vois-je !... malheureuse mère !.. tu allais vouer ton fils à l'opprobre !

Digitized by Google

(Elle recule épouvantée. Péters se jette dans ses bras ; elle le presse sur son sein).

MAD. BLUMM.

Pauvre femme ! qui aurait dit hier ?..

PÉTERS.

Pourquoi pleures-tu donc, maman?

MARIA.

Cher enfant ! ah ! tu ne sais pas toutes les peines que je souffre... (*à elle-même*). Non, je ne trahirai pas la nature !... le ciel veillera sur l'innocent.

MAD. BLUMM.

N'en doutez pas, votre mari ne peut être condamné.

MARIA.

Ah ! vous ignorez combien je suis malheureuse ?

MAD. BLUMM.

Du courage ! tout n'est pas encore désespéré.

MARIA.

Si vous connaissiez l'horreur de ma situation !

PÉTERS.

Mais, maman, où est donc papa ?

MARIA.

Malheureux enfant !.. que demandes-tu?

PÉTERS.

Allons-nous-en d'ici... tiens, voilà des soldats qui viennent.. j'ai peur...

SCÈNE X.

Les Mêmes, LE CAPITAINE, FRITZ et BACHMANN, *conduits par des soldats.*

(Ils sortent tous du conseil).

PÉTERS, *appercevant Bachmann au milieu des soldats.*

Ah ! voilà papa !

(L'enfant va courir vers son père ; Maria le retient, le capitaine paraît surpris de ce mouvement).

MARIA, *au capitaine.*

Eh ! bien, monsieur ?

LE CAPITAINE.

Le conseil va prononcer sur le sort des accusés.

MARIA, *se précipitant dans les bras de Fritz.*

Des accusés !... mon frère !...

Digitized by Google

LE CAPITAINE, *à Fritz.*

Est-il possible ! quoi vous seriez ?

FRITZ.

Son frère. (*à Maria*). Console-toi, ma sœur... je saurai mourir.

(*Bachmann paraît inquiet, il s'avance et tend aussi les bras à Maria qui recule avec horreur*).

LE CAPITAINE, *à part.*

Ce trouble, cet effroi !... quel moyen employer pour connaître la vérité. (*Il réfléchit un instant, puis paraissant frappé d'une idée soudaine, il dit au Maréchal-des-logis*). Qu'on reconduise les accusés dans leur prison. (*à Madame Blumm*). Eloignez cet enfant. (*à Maria*). Vous, Madame, demeurez ; je désire avoir un moment d'entretien avec vous.

(*On emmène les prisonniers ; Bachmann, avant de rentrer, recommande, par signe, le silence à Maria*).

SCÈNE XI.

LE CAPITAINE, MARIA, LE MARECHAL-DES-LOGIS *dans le fond.*

LE CAPITAINE.

Approchez, madame ; dans peu le conseil aura prononcé ; mais je vous l'avouerai, un coup terrible vous menace.

MARIA.

Que voulez-vous dire ?

LE CAPITAINE.

Que vous n'avez point à craindre seulement pour la vie d'un frère ou d'un époux, et que tous deux seront condamnés.

MARIA.

Juste ciel !

LE CAPITAINE.

C'est à regret que je déchire votre cœur ; mais le conseil est convaincu que la double accusation de Fritz et de votre époux n'est qu'un moyen concerté entre deux complices pour échapper à la justice ; et cette conviction, vous le sentez, est un arrêt de mort pour tous deux.

MARIA.

Malheureuse !

LE CAPITAINE.

Rassurez-vous pourtant ; le déshonneur ne vous accablera

Digitized by Google

pas... et je veux soustraire les accusés au châtiment qui les attend.

MARIA.

Qu'entends-je ?

LE CAPITAINE.

Oui, je l'ai promis à Fritz ; il échappera au supplice... et j'ai résolu de faire partager la même faveur à votre époux.

MARIA.

Ah ! monsieur !

LE CAPITAINE.

Je sais à quel danger je m'expose en dérobant deux coupables au glaive de la loi ; mais l'intérêt que vous m'inspirez, l'estime que je portais à Fritz, et que je ne puis me défendre de lui accorder encore, malgré les soupçons qui planent sur lui, telles sont les raisons qui règlent ma conduite dans cette circonstance.

MARIA.

Mais par quel moyen espérez-vous donc ?

LE CAPITAINE.

Avant de m'expliquer, je dois profiter du seul instant qui me reste... plus tard, peut-être, il me serait impossible de mettre mon dessein à exécution.

(Le capitaine se met à table et écrit).

MARIA, *à part.*

Ah ! sans doute, il va leur procurer les moyens de fuir de ces lieux !

(Dès que le capitaine a fini d'écrire, il fait approcher le Maréchal-des-logis et un soldat qui sont dans le fond ; il remet à chacun d'eux un papier et un pistolet, puis il leur parle bas à l'oreille. Le Maréchal-des-logis entre dans la prison de Bachmann. Le soldat sort par le fond).

SCÈNE XII.

MARIA, LE CAPITAINE.

MARIA, *qui a suivi tous les mouvemens du capitaine.*

Monsieur, de grâce, que signifie ?

LE CAPITAINE.

Ne m'interrogez pas encore.

MARIA.

Vous m'effrayez ! pourquoi ce mystère ?

Digitized by Google

LE CAPITAINE.

Dans peu vous l'apprendrez.

(On entend un coup de pistolet).

MARIA.

Qu'entends-je ?

LE CAPITAINE.

Bachmann m'a compris... l'infâmie ne vous atteindra pas.

MARIA.

Que voulez-vous dire ? ô ciel !

LE CAPITAINE.

Votre mari...

MARIA.

Eh ! bien ?

LE CAPITAINE.

Il s'est fait justice.

(A ces mots, Maria pousse un cri et s'élance vers l'endroit où son époux est renfermé. Au même instant le Maréchal-des-logis sort et lui barre le passage).

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Arrêtez, il n'est plus !

MARIA.

Grand dieu !

(Elle s'arrête comme foudroyée par ces mots).

LE CAPITAINE.

Sans doute, en cet instant, Fritz accomplit aussi sa destinée.

MARIA.

Mon frère ! ah ! s'il en est temps encore, courez, arrêtez son bras !... il est innocent... j'ai tout vu, je parlerai.

LE CAPITAINE.

Il suffit... j'ai réussi... (*Au Maréchal-des-logis*). Allez prévenir les membres du conseil, et faites rendre, à l'instant, la liberté au brave Fritz.

(Le Maréchal-des-logis entre au tribunal).

SCÈNE XIII.

MARIA, LE CAPITAINE.

MARIA.

Que voulez-vous dire ?

LE CAPITAINE.

Votre époux n'a point attenté à ses jours.

Digitized by Google

MARIA.

Mais ce coup de pistolet...

LE CAPITAINE.

N'était qu'un stratagême employé pour vous arracher la vérité.

MARIA.

Malheureuse ! qu'ai-je fait !

(On entend un grand bruit).

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, FRITZ, *ramené par ses camarades, puis* les Membres du conseil, *sortant de leur salle,* MAD. BLUMM et PETERS.

FRITZ.

Mon capitaine, vous me rendez la liberté ?

LE CAPITAINE.

Oui, mon brave, et tu peux, dès cet instant, reprendre ton rang parmi tes camarades, ton innocence est reconnue. (*Aux Juges*). Messieurs, je m'engage à vous en fournir des preuves.

FRITZ.

Ainsi, mon capitaine, vous savez...

MARIA.

L'horrible vérité. (*à Peters*). Mon fils, le déshonneur sera donc ton partage !

(On entend plusieurs coups de feu).

LE CAPITAINE.

Que signifie se bruit ?

SCÈNE XV et dernière.

Les Mêmes, LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Capitaine, le prisonnier Bachmann, étant parvenu à s'échapper de sa prison, a été surpris au moment où il allait fuir de ces lieux... on a fait feu sur lui, et il est tombé atteint d'un coup mortel.

MARIA.

Dieu !

Digitized by Google

FRITZ, *lui présentant son fils.*

Maria, tu es bien à plaindre... mais songe que la mort de Bachmann préserve du déshonneur ce malheureux enfant; que tu dois vivre pour lui, et qu'il te reste encore un frère, qui ne t'abandonnera jamais.

TABLEAU GÉNÉRAL.

La toile tombe.

Fin du Deuxième et dernier Acte.

20 JY 63

Digitized by Google